

L'APORIE ARCHITECTONIQUE DANS LA PHÉNOMÉNOLOGIE RICHIRIENNE

FRANK PIEROBON

Abstract

Marc Richir has made innumerable mentions of architectonics in most of his major works. The very name comes from Kant's *Critique of Pure Reason* where it refers to an "art of systems" which status is rather elusive. Yet, the stringent systematicity of Kant's thought may give the feeling that it is nothing more than a monstrous theoretical construct, that which Marc Richir would denounce as *Gestell*. His fascination for architectonics nevertheless endures while he radicalises the dichotomy between the *Gestell* – a machine-like logical *automaton* – and a newly coined version of the Kantian sublime to locate the "phenomenon as nothing-but-phenomenon." Phenomenology, especially in Husserl's legacy, struggles to establish itself as a rigorous science and fails to acquire the required "transcendental theory of methodology" for doing so. Marc Richir, while tackling head on the same aporia in his *Phenomenological Meditations* (1992), hopes for a solution in promoting an utterly radicalised phenomenology solely concerned with nascent phenomena with no regard to epistemological concerns of methodology. I suggest that such aporia may prove indomitable as long as the phenomena which phenomenology undertakes to explore only exist as scriptural descriptions, i.e. as *text(s)*.

À partir des années 1990, Marc Richir s'empare de l'architectonique kantienne pour l'intégrer au sein de la démarche phénoménologique dont il propose une véritable refondation. Certes, dans sa reformulation richirienne, l'architectonique n'est plus ce que Kant y mettait, à savoir une méthodologie et un « art des systèmes », mais elle en conserve le mystère propre, dans la mesure où l'auteur de la *Critique de la raison pure* n'en a finalement pas dit grand-chose tout en l'ayant constamment mobilisée à la fois comme instance critique et comme forme spécifique d'idéation. De Kant à Richir, le statut de l'architectonique, c'est-à-dire celui d'une doctrine ou théorie transcendantale de la méthode, demeure problématique,

<https://doi.org/10.14712/24646504.2020.20>

© 2020 The Author. This is an open-access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0>).

comme en témoignent maintes pages de *La question d'une doctrine transcendante de la méthode en Phénoménologie*¹ ainsi que dans maintes pages de sa somme parue en 1992, les *Méditations phénoménologiques*². Pour résumer l'enjeu, le tout est de savoir si l'on peut ou l'on doit remployer l'architectonique comme méthode critique et formative de pensée pour la fonder comme « théorie transcendante ».

Est-il donc licite, d'un point de vue épistémologique de fonder l'architectonique avec de l'architectonique ? Et peut-on faire autrement ? De cette question semble dépendre le statut de la phénoménologie comme « science rigoureuse » selon le vœu de Husserl, avec une distinction nette entre ce qui relève *formellement* de la science et ce qui en constitue *matériellement* les objets possibles. Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la science moderne a suffisamment pris de consistance pour constituer en elle-même le paradigme de tout ce qui, à son exemple, se voudra rigoureusement scientifique, mais l'on demeure cependant persuadé que l'on peut procéder *a priori* et qu'il faut donc remonter au-delà de Hegel pour faire « retour à Kant », selon le slogan lancé par Eduard Zeller³, qui tire les leçons de l'échec de l'entreprise hégélienne à se fonder en science en surplomb de tout ce que la science réelle peut avoir produit dans le siècle. Un tel retour à Kant et à sa propre conception de la science comporte un risque majeur : en effet, toute l'épistémologie kantienne repose sur une conception archaisante de la science, qui reste inféodée au vénérable constructivisme géométrique euclidien. Notre thèse⁴ à cet égard est que ladite conception, tout en restant valide, est bien trop pauvre pour rendre compte de la science moderne telle qu'elle s'est développée à partir de Newton. C'est une question de paradigmes, au sens kuhnien du terme : la géométrie euclidienne n'a rien perdu de sa valeur ; elle n'en est pas moins submergée par la nouvelle manière de faire des mathématiques qui est comparativement résolument plus abstraite et même logiciste. Cela peut expliquer qu'un mathématicien professionnel comme Edmund Husserl ait pu s'y tromper.

Le malentendu n'est pas sans conséquence parce que le constructivisme architectonique procède en droite ligne, semble-t-il, du schématisme géométrique :

¹ Paru dans le premier numéro de la revue *Épokhè* (pp. 91–125) que Marc Richir fondait en 1990 chez son éditeur J. Millon et dont le thème était le « statut du phénoménologique » : cet article est une analyse de la *Sixième Méditation cartésienne* d'Eugen Fink (trad. Natalie Depraz), qui elle-même portait sur la théorie transcendante de la méthode en phénoménologie.

² Richir Marc, *Méditations phénoménologiques – Phénoménologie et phénoménologie du langage*, Grenoble, Millon, 1993.

³ C'est le début du Néokantisme, avec en 1862, la fortune fabuleuse de ce mot d'ordre prononcé par Eduard Zeller lors de sa leçon inaugurale à l'Université de Heidelberg. Cf. entre autres, *Néokantismes et théorie de la connaissance*, (Cohen, Natorp, Cassirer, Windelband, Rickert, Lask, Cohn), Marc de Launay, Vrin, Paris, 2000.

⁴ Cf. notre *Kant et les mathématiques*, Paris, Vrin, 2002.

ce dernier est en effet tenu par Kant pour le paradigme de l'évidence et de la certitude sensibles et scientifiques, dans le droit fil des pratiques usuelles de son temps. Ensevelie par les avancées de la science moderne, l'ancienne géométrie ne peut plus lui servir d'emblème, ce qui a pour effet de rendre hermétiques les indications parcimonieusement données par Kant au sujet de sa propre architectonique. S'il s'agit d'architectonique, notre seul recours, ordinairement, est de nous référer à son résultat, à savoir l'organisation manifeste et puissamment systématique de l'œuvre critique, qu'aujourd'hui on est fortement tenté d'interpréter en termes exclusivement logicistes – « logico-eidétiques » dirait Marc Richir. En cherchant un peu pour déchiffrer ce qui justifie plus explicitement une telle systématité, on se heurte dans le texte à ce qui par contraste paraît relever d'un véritable coup de force : tout d'un coup, surgit une table des catégories, pour ne citer qu'un exemple célèbre entre tous. Radicalement opaque, cette mystérieuse table à quatre positions organisées selon une mise en page très particulière et depuis lors caractéristique se retrouve un peu partout dans l'œuvre critique sans que Kant s'explique efficacement sur son origine. On l'accepte telle quelle, par habitude et surtout de par un respect aveuglant pour la stature du grand philosophe. Dans ce contexte, on comprend mieux pourquoi Marc Richir a tendance à faire de l'architectonique kantienne un *Gestell*, une notion qu'il emprunte à Heidegger tout en l'amplifiant. Toutefois, ce qu'il pressent de l'architectonique ne cessera de le fasciner, mais c'est une chose de remarquer la systématité généralisée d'une pensée, une autre d'en maîtriser la méthodologie⁵ : c'est une aporie particulière, dont je ne pourrais pas

⁵ L'aporie est évidente : il faudrait pouvoir disposer de cet « art des systèmes » pour prouver son existence et cette situation, fort dialectiquement, est celle du Paradoxe platonicien du *Menon*. Et là aussi, on n'en sort pas : la solution donnée par Socrate au dit Paradoxe consiste tout d'abord en une *construction* géométrique – la duplication du carré – qu'il fait produire à un jeune esclave pour prouver le mouvement en marchant et établir en même temps que c'est bien la méthode qui ouvre à la connaissance, et non point quelque excellence naturellement visionnaire. Mais la difficulté rebondit dans la mesure où Socrate fait suivre l'exercice géométrique de son fameux mythe de la connaissance par réminiscence, qui semble justement généraliser ce don d'une vision eidétique qui aurait été aveuglée en venant au monde et puis recouverte. Un autre exemple, plus célèbre encore, est donné par l'articulation de l'allégorie de la caverne, elle-même un beau mythe, avec la Ligne, qui est un schème de division réitérée (cf. notre *Ceil solaire*, MetisPresses, 2015). L'architectonique kantienne est un art, et non pas en elle-même un faisceau d'informations érigées en système – et donc un *Gestell* – et comme tout art, cela s'apprend petit à petit. L'apologue de Thalès, pour illustrer comment l'on est passé, d'un coup, d'un savoir empirique à la connaissance transcendantale et *a priori*, illustre la difficulté : tout comme dans l'apprentissage d'une langue étrangère, le dé clic se fait au-delà d'un seuil de masse critique, quand tout d'un coup on se surprend à penser dans cette nouvelle langue. Les évidences des anciennes pratiques euclidiennes s'étant perdues, entre le dix-huitième siècle et nous, il faut alors produire une autre analogie pour illustrer ce à quoi ressemble l'architectonique pour quelqu'un qui la découvre : pour ce que cela vaut, je suggérerais ici le contrepoint si étroitement intriqué qui caractérise l'écriture de Jean-Sébastien Bach. Cette

déterminer si elle est le fait ou le symptôme de quelque chose propre à l'écriture richirienne, malgré la prolifération des emplois du lexique architectonique, jusque dans ses tout derniers textes, ou s'il s'agit là d'un nœud dont on pourrait dire qu'il est « objectif » et qui touche l'écriture philosophique en général – et que résolvait *sui generis* le vénérable constructivisme euclidien en une solution qui par la suite sera profondément reconfigurée par le formalisme algébrique inventé par Newton et Leibniz, avec le retentissement que l'on sait sur l'essor de la science moderne. Dans ce dernier cas, il faut en passer par une phénoménologie de l'écriture elle-même, au-delà d'une phénoménologie de ce qui est écrit ou décrit à travers elle.

Kant définit bien son architectonique comme une méthodologie mais cela laisse à peu près indéfinie, reconnaissons-le, la question de savoir quand celle-ci peut être mobilisée : elle entre en jeu pour autant qu'il y ait des Idées dialectiques dont l'entendement, avec sa seule logique pour méthode, ne peut venir à bout et c'est ainsi qu'elle se révèle un instrument « critique » particulièrement efficace. Mais il y a beaucoup plus, dont Kant ne dit pas grand-chose : la méthode architectonique n'est pas que critique, et au-delà de la possibilité qu'elle offre de considérer les rapports entre les Idées au lieu de se laisser capturer par elles, cette méthode est une Idéation et plus exactement une diagrammatique, c'est-à-dire, comme il l'écrit à Reinhold, une *Vorzeichnung*⁶, un terme qu'il est à peu près impossible de traduire : on hésite entre esquisse préparatoire, ébauche, grille, gabarit, patron (dans le langage de la couture), etc. Le rapprochement s'impose avec les anciennes pratiques de la géométrie euclidienne, dont on a tout oublié aujourd'hui mais qui au dix-huitième siècle régnaient dans les sciences exactes. Et cette évidence que l'on a oubliée – et que Kant pourtant considère comme allant de soi – est qu'en géométrie l'objet *construit* de la connaissance est intimement articulé à l'objet *donné* du phénomène. La grande difficulté du jugement synthétique *a priori* est dans cette articulation miraculeuse entre l'acte même de la *construction*, qui est l'évènement d'un *faire* pourtant empirique et subjective, et l'inscription de tout autre chose, pourtant elle aussi empirique et subjective, à savoir le phénomène *donné* au sein de la connaissance transcendantale *a priori* du phénomène, c'est-à-dire de la

configuration générale dans les formes symboliques (je pense ici à E. Cassirer) et qui prévalaient au début du dix-huitième siècle, pourrait bien être commune, en amont, à l'architectonique kantienne et à son équivalent dans le style de la musique sérieuse et savante, mais il faut aussitôt faire la remarque que de profondes mutations dans les paradigmes commençaient déjà à se faire sentir dans les années 1730–1740 et ces remarques doivent rester floues, je le regrette, pour ne pas distendre davantage le cadre imparti de cette communication.

⁶ Cf. notre analyse de la *Vorzeichnung* kantienne (*La genèse de la Critique kantienne de la faculté de juger, Kants Ästhetik*, Herman Parret ed., Berlin, W. de Gruyter Verlag, 1998). L'expression se trouve dans sa lettre à Reinhold (*Correspondance par Immanuel Kant*, Gallimard, 1991, pp. 307–310).

science mathématique et c'est cette grande difficulté-là que l'apologue de Thalès devait éclairer...

L'architectonique, si elle peut être interprétée par *analogie* au départ de la géométrie, en diffère par cela qu'elle ne dispose pas comme elle de la matière des intuitions *externes* ; il s'ensuit que la méthode architectonique, dans les modalités de son *faire* propre – par exemple l'attention portée aux symétries entre thèse et antithèses – ne peut être qu'heuristique : si schématisme il y a, ce sera celui des Idées et non, plus classique, celui des concepts⁷, ce par quoi il y a connaissance sensible. Tout comme l'énoncé du théorème de Pythagore ne laisse rien deviner du procédé constructif dont il procède, la méthode architectonique produit un résultat, c'est-à-dire en fait la totalité de l'œuvre critique, qui en retour n'en laisse rien deviner, malgré de troublantes symétries que l'on congédie ordinairement comme autant d'artifices ornementaux. C'est bien *logiquement* qu'on lit la *Critique de la raison pure*, parce que *prima facie*, nous avons cette habitude bien ancrée de tout réduire à du fait, de l'information ou quelque raisonnement « logique ». Quand bien même la facture du concept kantien procéderait d'une *Vorzeichnung*, l'on ne peut pas imaginer qu'il puisse être autre chose qu'un concept pensable par l'entendement, c'est-à-dire analytiquement.

C'est un point sur lequel nous avons maintes fois insisté sur nos propres travaux : rien ne transparait dans un concept de ce qui en aura constitué l'évènement de sa genèse. De surcroît, le concept logique n'est possible que pour autant que son origine en a été perdue. Cette perte-là confère au concept et au logico-eidétique une allure de *Gestell*, qui tient tout seul en l'air. Il s'ensuit que l'architectonique ne pouvait pas, chez Richir, ne pas produire une fascinante tension entre ce qui, d'elle, donne à penser – mais sans espoir de conclure jamais en un système clos – et ce qui, dans l'œuvre kantienne, se propose comme un système abouti, à l'origine définitivement perdue. En effet, que cela donne à penser ouvre au thème du sens-se-faisant, essentiel chez Marc Richir et c'est le mouvement même de la pensée qui se donne et se vit par là même, mais il n'est pas possible de remonter du résultat logico-eidétique à ce qui l'a rendu possible, et par conséquent c'est la phénoménologie qui s'en trouve asphyxiée. Kant ne se préoccupe pas de phénoménologie, parce qu'il veut fonder non seulement la science (dont la fondation est donnée par le *fait* même de la science géométrique) mais aussi la métaphysique, tandis qu'à la géométrie se substitue l'architectonique et qu'il peut se dire assuré de pouvoir remettre la métaphysique sur la « voie sûre » de la science.

⁷ Cf. notre thèse publiée en deux volumes par Marc Richir dans sa collection, *Kant et la fondation architectonique de la métaphysique* et *Système et représentation*, Grenoble, Millon 1990 & 1993.

Faute de saisir la spécificité du constructivisme euclidien et son rôle dans la pensée kantienne, fort difficiles à établir au demeurant, les constructions architectoniques semblent devoir implorer dès qu'on les traite comme « logico-eidétiques », comme le fait Marc Richir dans ses écrits des années 1990. Parce qu'il radicalise l'architectonique kantienne pour y diagnostiquer un *Gestell* logiciste dès lors qu'il ne peut en sonder la puissance poétique, il ne peut éviter de radicaliser tout autant à l'extrême la phénoménalité du phénomène qu'il absolutise du côté de son inépuisable indéterminité⁸. Les rôles sont ainsi distribués : le *Gestell* est maléfique et, par conséquent, le phénomène saisi dans son originalité sera à proportion bénéfique. Ce geste compensatoire l'amènera ainsi à faire du philosophème kantien du sublime non pas un moment exceptionnel de déliaison à travers lequel transparaîtrait *in fine* notre dimension spirituelle et intelligible, mais le moment originaire et fondationnel du phénomène dans son apparaître originaire. La place manque ici pour étayer à même les textes cette observation et il nous faut simplement retenir cette proposition : par ce mouvement commun d'amplification et de radicalisation, advient pour Marc Richir une dualité articulée entre, d'un côté, le *Gestell*, comme ce qui, en se refermant sur lui-même, emprisonnerait la pensée dans un cerclage où elle tournerait indéfiniment en rond, et de l'autre, le *Sublime*, comme ce qui se tiendrait au-delà de toute reprise possible du phénomène en un concept. La conséquence est que le phénomène se perdrait toujours déjà en son concept, scientifique ou empirique, et que la phénoménologie, dans ces conditions, se verrait toujours déjà spoliée de son objet, le phénomène. Il s'ensuit une aporie proprement architectonique et c'est ce que nous allons maintenant examiner.

* * *

L'expression d'« aporie architectonique » revient avec insistance comme ce motif principal de la *VIème Méditation phénoménologique* qui se présente à la fois comme une problématisation générale de la question d'une théorie transcendantale de la méthode, dont l'origine kantienne du concept est clairement reconnue et comme l'analyse critique de ce même philosophème tel qu'il est déployé par Eugen Fink dans sa propre *VIème Méditation cartésienne*, dans le sillage de celles données par Edmund Husserl. L'expression d'« aporie architectonique » est elle-même aporétique : s'agit-il en effet d'une aporie telle que la méthode architectonique permet

⁸ « On ne comprendra jamais rien à la phénoménologie, telle est notre thèse, tant que l'on n'aura pas compris que ce qui fait la phénoménalité caractéristique du phénomène est toute la dimension d'indéterminité et de non-donation qu'il y a en lui » Richir M., *Méditations phénoménologiques...*, *op. cit.*, p.14.

de l'identifier et, on l'espère, la résoudre, ou bien d'une aporie que le recours même à la méthode architectonique susciterait ? La référence à Kant, omniprésente tant chez Fink que chez Richir, ferait pencher du côté de la première version : une méthodologie architectonique existe, puisque Kant non seulement la thématise mais encore l'emploie dans toute son œuvre critique. Toutefois, dans la mesure où Marc Richir conteste des énoncés fondamentaux proposés par Fink, en divergence notable d'avec Husserl, c'est le surplomb méta-transcendental d'une instance similaire au logico-eidétique, qui est contesté : comment, en effet, peut-il y avoir une logique de la logique, puisque celle-ci ou bien en serait trop distincte ou bien, de s'en rapprocher, finirait par implorer en elle ? La même question concernerait l'architectonique kantienne dans la mesure où on la réduirait à un méta-système, laissant perdre son caractère constructiviste et critique.

La référence à Kant et à son architectonique est, elle aussi, aporétique : l'exposé qu'il donne de son « art des systèmes » est bien mince et offre peu de prise au type de lecture analytique en faveur dans la philosophie d'aujourd'hui, qui consiste à discuter ce qu'un auteur aura explicitement énoncé et de s'y limiter. La situation est tout autre ici : ce qu'il y a de proprement architectonique est l'œuvre critique tout entière, ce qui requiert une tout autre lecture qui, sans délaisser pour autant le détail des textes, doit en considérer l'ensemble en tant qu'il fait système. Cela étant, l'architectonique comme *méthode* plutôt que comme concept doctrinal – et par conséquent plutôt du côté synthétique d'un analogue de la *Konstruktion* que du côté analytique du concept traité, comme le dit Kant, « analytiquement » – se laisse plus aisément identifier à l'occasion de problèmes classiques dont la simple logique (et *a fortiori* la simple imagination) ne pouvait venir à bout : la *méthode* consiste alors à abandonner toute image et toute information associées au concept étudié pour se rendre sensible à la régularité éloquente que ce dernier, *recontextualisé*, manifeste au sein de la topique où il est positionné. Le cas le plus patent est celui de la solution des *Antinomies* dont les thèses et antithèses respectives sont disposées en vis-à-vis dans la mise en page, un procédé exceptionnel en philosophie.

Répétons-le, toute l'œuvre critique est, *par son fait même*, le meilleur exposé dont on puisse disposer de l'architectonique. Il en va de celle-ci comme du constructivisme euclidien dont Kant s'inspire massivement : la *Konstruktion* est un procédé de production de l'idéalité et non l'idéalité elle-même. Le glissement de l'un à l'autre participe d'une cécité inhérente à la pratique de la philosophie, ce que dénonce Kant en la comparant à celle du géomètre⁹ : tout se passe en effet comme si l'analyse que le philosophe limite au concept dont il s'est emparé

⁹ Kant Immanuel, *Critique de la raison pure (CRP)*, A717/B745, p. 1300.

constituait l'alpha et l'oméga de toute sa pensée. Ce serait s'aveugler aux autres formes de pensée, à commencer par celles qui sont propres à la recherche fondamentale en science ou encore à la création proprement artistique. Que l'architectonique dans ce type de lecture reste le scotome de la réflexion philosophique, il faut déjà en faire le reproche à Kant lui-même, de par la « prudence »¹⁰ dont il s'explique, et il faut ensuite invoquer les changements de paradigmes qui se sont produits au siècle des *Lumières* à partir de la révolution newtonienne ; à cela s'ajoute la divergence, croissante aujourd'hui, entre les cultures scientifique et philosophique. Toutefois, ces observations vont au-delà d'une simple mise au point sous l'horizon de l'histoire des idées scientifiques : ce glissement inévitable de la méthode de production au savoir qu'elle permet de produire est un problème général, en philosophie, qui affecte la démarche phénoménologique en son cœur. Je voudrais en effet suggérer que le grand souci de Marc Richir dans le déploiement de sa propre pensée aura été de se garder de tels glissements et de se tenir toujours déjà au plus près de la production du sens – le sens-se-faisant – à ceci près que cela l'amène à congédier toute idée de méthode parce qu'il craint qu'elle bride la pensée et la formate irrémédiablement dans l'évènement même de son surgissement. C'est ainsi que Marc Richir dénonce chez Fink l'ambition de disposer, par une « théorie transcendantale de la méthode », d'un concept directeur de la méthodologie : cela procéderait, écrit-il, d'une « subreption transcendantale »¹¹ et c'est autour de cette expression, d'origine manifestement kantienne, de son concept et de ses conséquences, que nous voudrions étayer notre diagnostic d'une aporie architectonique que Richir prête à Fink et à laquelle lui-même ne peut pas échapper.

Au fond, il ne s'agit de rien d'autre que de l'épineuse question d'une « théorie transcendantale de la méthode » qui forme le propos de la *VIème Méditation cartésienne* d'Eugen Fink et dont Marc Richir donne une analyse dans son texte déjà cité de la revue *Épokhè* et dans ses propres *Méditations phénoménologiques*. La filiation est évidente entre les *Méditations métaphysiques* de René Descartes, la réécriture qu'en propose Husserl avec ses propres *Méditations cartésiennes* que Fink s'emploie à compléter et ces *Méditations phénoménologiques*. Dans ce contexte d'inspiration clairement cartésienne, la « théorie transcendantale de la méthode »

¹⁰ Cf. *CRP*, A242 trad. p. 974 : « ...la raison de cette prudence est encore plus profonde, à savoir que nous ne pouvions définir les catégories, quand bien même nous l'aurions voulu ». La table des catégories est certainement l'artefact le plus probant de la méthode architectonique comme étant le véritable schème de production de l'œuvre critique.

¹¹ Marc Richir, dans les années 1990, usa beaucoup de cette expression : cf. Cf. Richir M., *Méditations phénoménologiques...*, *op. cit.*, pp. 376s., et Jan Patocka : *philosophie, phénoménologie, politique* (Millon, 1992), p. 105, notamment dans la critique radicale qu'il fait de la conceptualisation husserlienne du *cogito* et dont il dit qu'elle est entachée d'une « subreption transcendantale ».

constitue une dissonance, de par l'écart entre la thèse du *cogito*, reprise par Husserl et sa réfutation par Kant. L'aporie commence là : Descartes fonde le sujet pensant là où Kant s'évertue à produire la fondation de la science hors-sol, pour ainsi dire, c'est-à-dire sans en passer par le socle du phénomène et/ou celui du sujet pour lequel il y a phénomène : c'est une fondation sans ontologie, ce qui ne laisse pas de troubler la pensée en son bord réaliste, qui veut conjoindre l'évidence empirique et la certitude scientifique dans le sujet pensant ou à défaut dans la positivité du phénomène toujours déjà conceptualisé. La solution kantienne consiste à faire reposer les certitudes de la science sur la connexion intime entre l'intuition et le concept, non pas à même le phénomène *donné* mais à partir de l'objet *construit*. Le fait qu'il y ait de la science *a priori*, c'est-à-dire en fait de la géométrie, constitue le point de départ exprès que Kant illustre avec le philosophème si célèbre de sa « révolution copernicienne » : ce que nous connaissons *a priori*, c'est ce que nous avons forgé de toutes pièces, et cela ne signifie pas que nous avons également inventé ce que nous en connaissons *a posteriori*. Dans un raisonnement simplement logique, où tout commence et finit dans l'entendement (hors sensibilité et hors raison), cela paraît insensé parce que le constructivisme mathématique ne peut aucunement être entendu et tous les résultats qui constituent la science en général paraissent immédiatement logiques.

Le constructivisme géométrique ne se manifeste que pour autant que l'on *fasse* effectivement de la géométrie : c'est par la *construction* du concept que se produit ce miracle impensable d'une connexion intime et puissante de l'intuition et du concept, dont tout, chez Kant, dépend quant à la fondation de la science mathématique et, il l'a longtemps espéré, de la métaphysique. Ce premier constructivisme, dans la sensibilité, présente quelque analogie avec un second constructivisme, dans la raison – c'est l'architectonique – ce qui peut induire en erreur, car l'architectonique comme méthodologie de la pensée ne bénéficie d'aucun des avantages de la géométrie : il n'y a pas d'intuition à proprement parler au niveau de la raison. En tout état de cause, la fondation ontologique via le *Denkenexperiment* cartésien du *cogito* cesse de présenter quelque intérêt : tout se passe avant et après. *Avant*, dans la construction du concept, avec sa puissance d'évidence épistémologique, et *après*, par la réorganisation *critique* des productions de l'entendement auxquelles se mêlent inévitablement et naturellement, nous dit Kant, des illusions, c'est-à-dire des formes vides qui « paraissent » pleines. Ce rôle d'instance *critique* est ce par quoi l'architectonique peut être appréhendée pour elle-même, notamment par l'originalité et la puissance des solutions critiques desdites illusions transcendantales. Au-delà de cette première fonction, l'architectonique peut être conjecturée

comme cette méthode *poiétique* qui aura permis d'identifier et d'organiser les éléments de la *Critique*.

Ce rappel nous permet, je l'espère, de mieux comprendre où une aporie architectonique peut venir se loger, que cela soit chez Fink sous le regard de Richir, ou chez Richir sous le nôtre. Tout commence avec le diagnostic d'une telle aporie, posé par Kant chez Descartes, à laquelle répond la célèbre *Réfutation de l'idéalisme* ; une « théorie transcendantale de la méthode », faute de tenir compte de la possibilité de construire synthétiquement un concept au lieu d'en disposer à des fins simplement analytiques, devra s'échafauder tant bien que mal sur une juxtaposition entre intuitions et concepts, malaisée car sans solution de continuité. De ce fait, ou bien tout implose dans un logicisme hégémonique, ou bien tout explose dans une divergence que rien ne peut freiner, entre intuitions – le phénomène en tant que « rien-que-phénomène » – et concepts – le « logico-eidétique ». Dans le premier cas, nous retrouvons le constat posé par Richir à l'encontre de Fink, et dans le second, l'éclatement du champ du pensable, entre la chose bonne à penser et une pensée qui est elle-même dialectiquement tendue entre une menace d'imploser et celle de se soutenir, égale à elle-même, en s'enfermant en elle-même, et donc, par conséquent, entre le *sublime* comme phénomène originaire dans son indépassable indéterminité, et le *Gestell* comme système ultime de déterminations qui laisse perdre totalement ce qu'il y a de vif et de vivant dans le phénomène.

Dans maintes pages, cette arborescence de possibles se rétrécit jusqu'à une logomachie en laquelle, pour la sauver, il convient de radicaliser la phénoménologie, et du même geste, de radicaliser ce qui est son *autre*, à savoir le « logico-eidétique » dont l'emblème lui-même radicalisé serait donc le *Gestell*, une pensée qui ne pense plus, toute occupée à ressembler à son reflet. Quel est donc le problème, en définitive, et plus précisément, où se loge une éventuelle aporie qui serait architectonique ? C'est sur ces questions que nous nous proposons de conclure cette communication.

* * *

L'aporie naît de ce que l'on a négligé, comme l'écrasante majorité des commentateurs de Kant, à partir de Bolzano et même de Fichte et de Hegel, la spécificité de la science *a priori* par rapport à la logique formelle : répétons-le, si le dol est grand, il n'en est pas moins excusable, car toute l'histoire des idées scientifiques qui lui est postérieure parle contre le paradigme adopté par Kant, et disqualifiant son épistémologie, dont nous avons dit que sans être invalidée par le développement scientifique, celle-ci est bien trop faible et frustrante pour en rendre compte et surtout

pour fonder la science, selon le projet exprès de l'œuvre *critique*. La métaphysique s'en trouve orpheline et désemparée, on le sait, et la critique opérée par Kant de la métaphysique détruit non seulement toutes les illusions passées mais aussi tous les espoirs futurs. Reste une tentation à fétichiser les vestiges, raison pour laquelle Richir cible assez souvent Kant dans sa critique de la propension de tout « logico-eidétique » à prendre idéologiquement une teinture de *Gestell*. Est-ce que cela intéresse la démarche phénoménologique telle que Richir la conçoit ? – Absolument pas, dès lors que la phénoménologie, malgré Husserl, abandonne ce terrain et délaisse la tâche de « fonder » la science. Que reste-t-il alors, qui l'intéresserait chez Kant ? – À peu près tout, parce que cette conception d'une articulation, via l'activité de « construction du concept », entre la réalité empirique et l'idéalité transcendante, demeure au cœur de notre propre « attitude naturelle », et, confusément il est vrai, on comprend mieux, en mesurant la portée d'une telle observation, l'intérêt soutenu que Richir porte à la notion éminemment kantienne de schématisme. Certes, si l'on cesse de faire porter toute notre attention sur le statut de l'idéalité transcendante – dans une perspective de fondation de la science – pour revenir à ce qui est la tâche de la phénoménologie, à savoir la constitution de la réalité empirique – c'est-à-dire en termes plus contemporains, le phénomène comme donation – l'on voit mieux l'intérêt que le kantisme, réécrit et réinventé autant que l'on voudra, continue à présenter pour la démarche phénoménologique.

L'articulation entre réalité et idéalité, en dehors des solutions constructivistes kantienne, ne peut que de sombrer dans une torsion dialectique de plus en plus violente. Nous ne faisons pas allusion uniquement aux vastes horizons métaphysiques que la *Dialectique transcendante* s'emploiera à déconstruire : cette torsion vient affecter le phénomène en tant qu'il est réduit à lui-même et le fera osciller entre une indéterminité originaire, profonde, irréductible sous peine de mutilations, et une détermination qui le déterminera toujours déjà trop, jusqu'à l'étouffer sous le concept qui le nomme.

Une aporie massive menace ainsi la démarche phénoménologique, quelle qu'en soit la radicalité. Pourquoi cela ? Parce que cette phénoménologie n'existe qu'à l'état de *textes*, avec ceci de particulier que l'*acte même d'écrire*, c'est-à-dire de forger, à nouveaux frais, un sens qui par « nature » échappe toujours déjà à la tautologie symbolique de l'égal-à-soi-même, produit un *texte* qui n'est lisible qu'à concurrence de la fermeté de sa tautologie symbolique. Quelle autre possibilité pour lui échapper que d'écrire contre l'écriture, ce que fait Richir, en pleine conscience semble-t-il ? L'acte d'écrire est pris lui-même dans ce dilemme décrit plus haut, dès lors qu'il constitue l'évènement du sens-se-faisant et qu'il s'oppose au texte par-là produit, lequel texte ne se soutient que par les effets de tautologie

symbolique qui le rendent *lisible* par autrui. Tandis que le sens-se-faisant ne peut guère se démêler du pôle « intuition » dudit dilemme en tant qu'évènement de l'écriture – ce qui se passe phénoménologiquement lorsqu'on est *denkend-schreibend*, selon l'expression d'Iso Kern à l'endroit de l'écriture de Husserl –, le texte, prenant la place du « concept » laissée ainsi vacante, présente symétriquement tous les signes d'opacité propre au *Gestell*. Le problème est qu'il faut en passer par le *texte*, et payer le prix de ce qu'il est ce discours privé de son père comme Jacques Derrida le décrivait, à savoir cet *automaton* nécessaire à la collaboration d'un lecteur et d'un auteur, qui par contraste sont d'emblée contingents et dérisoires.

La confusion s'installe aussitôt entre un phénomène qui toujours déjà paraît se donner à nous sans que nous soyons sensibles à la part que nous y prenons pour le faire advenir, et ce sens-se-faisant dans l'écriture qui traite dudit phénomène, une écriture éminemment poétique qui a pour effet de se donner pour exclusivement universelle, comme si elle était la seule écriture possible : je vise non seulement l'écriture formelle scientifique (ou encore la notation musicale, dont la phénoménologie propre est riche d'enseignement) mais aussi, la revoilà, l'architectonique dont le constructivisme propre, *pour Kant*, s'articule architectoniquement au constructivisme géométrique par lequel il s'explique la possibilité même d'une science, c'est-à-dire d'un jugement synthétique *a priori*.

C'est ici que renaît une tout autre aporie, une de plus, que la pensée kantienne permet aisément d'éclairer : d'un côté, l'on a inévitablement tendance à différencier trop radicalement entre sens *donné* et sens *produit*, le premier assigné au phénomène, et le second, à ce que l'on est capable de créer, sans pouvoir décider *a priori* si le résultat en sera une fiction ou un concept scientifique ; de l'autre côté, l'on a symétriquement tendance à amalgamer entre donation et production, le sens-se-faisant s'alimentant tout autant du phénomène appréhendé en *lui-même*, s'il se peut, et des multiples synthèses subjectives et même objectivantes qu'implique cette perception *nôtre* que l'on peut en avoir. L'aporie dont il est question ici consiste à passer subrepticement de l'un à l'autre côté, n'étant capable ni de différencier principiellement donation et production, ni d'en empêcher l'implosion réciproque lorsqu'on veut faire valoir qu'elles s'articulent l'une à l'autre. Cette aporie est spécifiquement celle de la pratique de l'écriture, comme soutien et médium de la pensée, dans le contexte de la démarche phénoménologique, une aporie que je puis rendre plus claire en posant cette question : est-ce vraiment la même chose de décrire ce que l'on va faire et de faire ce que l'on a décrit ? Est-ce que la phénoménologie, dans sa dimension de polygraphie universitaire qui finit par vivre de sa propre vie, a encore quelque chose à voir avec le « phénomène » – si tant est que l'on prenne encore au sérieux l'impératif de faire « retour

aux choses elles-mêmes » selon la *motto* husserlien – ce phénomène dont elle ne cesse de produire l'écriture ?

L'œuvre, immense et océanique, de Marc Richir enjambe en tous sens cette ligne de démarcation aporétique, parce que l'indéterminité avouée et même promue avec véhémence de son objet, le phénomène, interdit que l'on puisse en produire le fin mot : il s'ensuit un travail d'écriture infini et plus exactement indéfini, en démultipliant les zigzags dont la notion méthodologique est, elle aussi, empruntée à Husserl. L'indéterminité du phénomène, posée en principe, contamine l'écriture qu'il en produit et l'aporie surgit dans toute la clarté désirable dès que l'on demande ce qui conjoint et qui différencie à la fois le phénomène et son écriture possible. Deux solutions, du côté de la phénoménalité, comme du côté de l'écriture elle-même, nous apparaissent envisageables : la première consisterait à assumer pleinement le fait que la démarche phénoménologique en passe toujours déjà par une écriture dont la phénoménologie propre devrait être interrogée pour elle-même, sous peine d'en constituer l'*impensé* avec ce risque de laisser le discours phénoménologique dériver à sa propre tendance d'écrire-pour-écrire et la seconde accepterait heuristiquement la nécessité d'une instance critique, justement pour démêler ce qui s'écrit de l'écriture et ce que l'on écrit d'un phénomène posé en dehors de toute écriture. Et cela nous ramène sur le terrain d'une théorie transcendantale de la méthode, dont Marc Richir subvertit le principe, comme si cette instance tierce et critique devait nécessairement ressortir à une ambition de science absolue et dogmatique, dont il sait, comme tout un chacun, le caractère illusoire et dialectique, et comme si la méthode ne pouvait être entendue autrement que dans une atmosphère logiciste. L'on comprend qu'il se cabre, opposant dialectiquement – et l'aporie dont nous traitons ci-dessus y transparait – une impossibilité qui se donne pour savoir ultime, à « l'esprit propre de la phénoménologie », c'est-à-dire à un *Geist*, au double sens d'esprit et de fantôme.

...ou bien il y a une doctrine transcendantale de la méthode en phénoménologie, mais non-phénoménologique, ou bien il n'y en a pas dans l'exigence de rester fidèle à ce qui, en amont de la systémativité husserlienne, dans le style de ses problèmes et de ses questions, est l'esprit propre de la phénoménologie.¹²

En d'autres termes : d'un côté, le *Gestell*, dans le fantasme d'une légalité qui prédéterminerait à la manière d'une table catégorielle la matière et le travail de la

¹² Richir M., « La question d'une doctrine transcendantale de la méthode en phénoménologie », in : *Epokhè : Le statut du phénoménologique*, Grenoble, Millon, 1990, p. 118.

phénoménologie ; de l'autre, une homéostasie philosophique qui se réglerait sur l'indéterminité du phénomène, approchée via une réécriture assez radicale du philosophe kantien du *sublime*. La position architectoniquement symétrique à une telle dichotomie radicalisée – ou bien la méthode se substitue à l'esprit, ou bien l'esprit se contente de lui-même en guise de méthode – serait celle d'une position médiane, relativisée et toujours déjà fluctuante, celle d'un « un maximum qui soit permis... ». C'est la solution de compromis que Marc Richir explicite comme étant celle qu'il aura adoptée à travers l'ensemble de ses monumentales *Méditations phénoménologiques* : un petit peu mais pas trop d'architectonique, dont le concept opératoire s'est dégradé en « institution symbolique » :

Toute l'architectonique que nous avons élaborée et dégagée dans ces « Méditations » n'est donc, en réalité, rien d'autre que *le maximum qui soit permis à la philosophie*, à l'institution symbolique de sa langue, *eu égard aux problèmes et aux questions de la phénoménologie*, celle-ci servant donc d'instance critique à l'usage de la langue philosophique.¹³

L'instance tierce et « *méta* » de la démarche phénoménologique, qu'on attendait soit d'une méthode en général (dont il faudrait la théorie transcendantale), soit d'une architectonique en particulier (dont il faudrait comprendre le concept) se trouve *de facto* dissoute dans l'institution symbolique de la philosophie, la phénoménologie lui servant en retour d'instance critique, moyennant un renversement remarquable : l'architectonique se trouve alors reléguée à quelque effet de surface, semble-t-il, propre à la tradition philosophique. Une page plus loin, Marc Richir ne peut plus éviter le résultat obligé d'une telle situation, qui, inévitablement, opère une divergence irréconciliable entre la philosophie et la phénoménologie, l'une servant à l'autre d'instance critique instable, faute de lieu tiers et surtout faute d'une pensée du lieu philosophique, c'est-à-dire d'une véritable architectonique. Il s'ensuit une conclusion qui, par-delà l'élégance rhétorique de sa présentation en chiasme, expose crûment l'aporie architectonique dont nous avons fait notre propos, à savoir qu'on a le choix entre une phénoménologie vraie mais muette, ou une philosophie qui parle, mais qui n'a rien à dire :

...l'architectonique que nous proposons des problèmes et questions de la phénoménologie, tout comme ce que nous avons déployé dans ces « Méditations » n'est rien d'autre, tout à la fois, en un chiasme, que la philosophie à l'épreuve de la phénoménologie et la phénoménologie à l'épreuve de la philosophie. Il n'y a pas de phénoménologie

¹³ Richir M., *Méditations phénoménologiques...*, *op. cit.*, p. 378 (nos italiques).

« en soi », sinon comme philosophie, mais alors elle est muette, tout comme il n'y a pas de philosophie « en soi », sinon détachée de toute expérience, mais alors elle est « bavarde », autant que peut l'être tout *Gestell* symbolique, qui se répète aveuglément lui-même à l'infini.¹⁴

Le chiasme, remarquons-le, est déjà une figure architectonique qui s'attache à la configuration symétrique-inverse de deux énoncés rapportés l'un à l'autre. Passer de ce que les énoncés racontent, chacun de leur côté, à leur relation formelle qui émerge à l'occasion de leur rapprochement, c'est non seulement faire de l'architectonique, mais c'est aussi produire une instance *méta*, qui peut fonctionner comme une méthodologie à partir du moment où l'on décide de s'y rendre constamment attentif. C'est là qu'il nous faut être conséquent : l'on ne peut faire d'observations « architectoniques » qu'en acceptant que tout texte, parce qu'il est un texte, se présente comme un *Gestell* granitique, qui « se répète aveuglément... à l'infini », ce qui était chez Kant le cas des thèses et antithèses dialectiques. Cette opacité-là est requise pour que des figures architectoniques en transparaissent et pour ce faire, il faut lâcher prise sur l'émotion que procure le sens en surgissant et cesser d'en faire l'unique marque phénoménologique recevable. Le chiasme repéré par Marc Richir a l'élégance d'une formule finale, mais elle n'est produite que par la radicalisation de ce qu'elle articule, *sublime* et *Gestell*, alors que tout le travail de la pensée, phénoménologique ou autre, procède par oscillation, variation et même zigzags entre l'émotion propre à la pensée dans son surgissement et qui risque de l'éblouir et les figures architectoniques qu'elle produit malgré elle dans ce qui se pétrifie comme texte et qui risque de l'aveugler. Or l'on sait, depuis au moins Platon, que l'on peut s'aveugler par excès de lumière comme de par son absence.

Frank Pierobon wrote his PhD dissertation in the *Université Libre de Bruxelles* in 1990 under the supervision of Marc Richir who subsequently published parts of it in his newly founded *Krisis* collection. His HDR dissertation was devoted in 2001 to the Kantian conception of mathematics (published by Vrin, Paris, 2003). He teaches philosophy at the *Institut des Hautes Etudes en Communication Sociale*, Brussels, since 1991.

¹⁴ *Ibid.*, p. 379.